

Les Amants du Pont-Neuf
Tableaux parisiens
Les Amants du Pont-Neuf — France, 1991, 125 minutes

Sami Gnaba

Number 274, September–October 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64898ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2011). Review of [Les Amants du Pont-Neuf : tableaux parisiens / *Les Amants du Pont-Neuf* — France, 1991, 125 minutes]. *Séquences*, (274), 34–35.

Les Amants du Pont-Neuf

Tableaux parisiens

On annonçait récemment le retour de Leos Carax avec un projet intitulé **Holly Motors**. Très bonne nouvelle pour ceux qui avaient perdu contact avec le cinéma de Carax, en mal de succès depuis l'aventure chaotique des **Amants du Pont-Neuf**.

Sami Gnaba

Quand au tournant des années 90 *Les Cahiers du cinéma* répertoriaient leur hypothétique palmarès des jeunes cinéastes à suivre dans la prochaine décennie, certains noms se déclinaient telle une évidence: Van Sant, Soderbergh, Jarmusch... et Leos Carax. Génie précoce propulsé dès son premier film aux nues par la critique, Carax était jusque-là l'auteur de deux courts assez remarquables (*La Fille rêvée*, *Strangulation Blues*), avant de s'aventurer dans le long, avec *Boy Meets Girl* et *Mauvais Sang*, deux films qui illustreront très tôt un univers personnel, mélancolique, et un indélébile sens de la mise en scène à la cinéphilie entêtante (qui passe notamment par Cocteau, Chaplin ou encore Godard...).



Un univers personnel et mélancolique

Composant le tableau d'une jeunesse égarée, son cinéma, de par son incandescence poético-esthétique, trouve (déjà) peu de repères dans le territoire cinématographique français, sinon celui «du cinéma du look» dans lequel on semble, hautainement, l'enfermer, avec les Luc Besson et Jean-Jacques Beineix. Vite, il cherchera à dépasser le simple formalisme de virtuose et, comme il aimait rappeler, à «écouter la vie». C'est là que *Les Cahiers* et leur «palmarès» devient déterminant, par l'inclusion plutôt naturelle de Carax parmi des gens comme Vant Sant, Jarmusch; cinéastes américains dont les films se découvrent au gré de leur imprévisibilité, leur liberté prise sur les genres et le cinéma dominant, jetant leur délicate lumière sur le monde contemporain et ses fractures sociales.

À l'heure de ce palmarès, Carax sortait de son aventure titanique sur le tournage des *Amants du Pont-Neuf*, projet «si longtemps resté sous un cocon» qui aura vu son budget quadrupler au cours des trois années de sa finition (88-91). Comédien principal blessé, producteur fauché prenant le large, tournage chaotique arrêté à trois reprises, au point qu'il aura fallu construire le décor Pont-Neuf loin de Paris, où Carax et son équipe solidaire doivent poursuivre un tournage entamé deux ans auparavant... Toutes ces vicissitudes concourent à faire des *Amants du Pont-Neuf* le nouveau *Apocalypse Now* des années 90,

alors que dans la presse on ne cesse de reprocher à Carax son perfectionnisme maladif, sa mégalomanie. À une époque où la production française paraît de plus en plus crispée, le cas Carax et ses principes absolutistes de cinéma surgissent comme une provocation, une menace, dans cette industrie qui voit ses marges de profits menacées par l'affirmation irréfutable d'un désir de cinéma personnel, intime. Cela à n'importe quel prix. Approximativement 120 millions de francs, tel sera le prix d'une telle gageure pour Carax. «Il est soit le génie à qui il faut tout donner, soit celui qui va ruiner pour deux ans la production française!», rappellera Frédéric Sabouraud dans *Les Cahiers*.

Aujourd'hui, force est de constater que Carax, pour le dire assez simplement, a perdu. Muté depuis au rang des cinéastes maudits, incapable de renouer les liens avec son public des années 2000, il se sera fait quasi absent au cours des deux dernières décennies, réapparaissant avec une adaptation d'un texte de Herman Melville, *Pierre ou les ambiguïtés* (*Pola X*, 98), décevant et sombre film où la griffe caraxienne peine à se faire voir, avant d'émerger à nouveau dix ans plus tard dans le collectif *Tokyo* (le moyen-métrage *Merde*, 2008) dans lequel le cinéaste paraît avoir évacué toute la poésie et le romantisme qu'on lui avait connu par le passé! Il nous reste comme compensation, elle à jamais marquée dans la mémoire du cinéma français, sa plus grande œuvre à ce jour, *Les Amants du Pont-Neuf*... Œuvre de la maturité.

Long préambule, nous concédons, qui ne cherche qu'à rendre compte de la place toute particulière que ce film détient dans la filmographie de Carax, dernière trace d'un auteur en pleine possession de ses moyens avant de se voir marginalisé.

Avec son troisième film, Carax délaisse le maniérisme voyant duquel découlait son jeune cinéma (années 80 obligeant!) pour embrasser l'humain, sa complexité, ses drames contenus. Dès sa séquence d'ouverture, il donne le ton, paraît viser un réalisme dont il ne se détachera que le temps de quelques bouffées plus lyriques, superbes. Il nous embarque, littéralement, avec sa caméra posée à l'intérieur d'une voiture, dans la chronique désespérée de deux clochards français, Michèle et Alex, chacun marqué jusqu'à l'usure par la vie, et dont il retracera les rituels au quotidien, les sentiments amoureux, les instants fragiles...

Elle est peintre, encore marquée par sa séparation récente, atteinte d'une maladie mystérieuse qui lui fait perdre graduellement la vue. Lui est acrobate, cracheur de feu, trébuchant ivre le long du boulevard, qui dans un de ses nombreuses tentatives d'automutilation se gratte le front au sang contre l'asphalte, avant qu'une voiture roulant à toute vitesse lui passe dessus dans une complète indifférence. Il est campé par l'acteur fétiche de Carax, Denis Lavant (qui reprendra



le même prénom dans toute sa filmo, Alex) acteur singulier dont le jeu très physique (voir la scène où il enchaîne gerbes de flamme et acrobaties) insuffle une énergie sauvage à l'ensemble.

Une rencontre fortuite entre ces deux-là — Michèle tentant de secourir Alex, inconscient —, suffit pour faire se croiser leurs destins parallèles et dessiner le programme à venir. Rapidement, Alex est amené à un refuge pour les sans-abris. Il y sera pris en charge durant la nuit, on lui prêtera un lit, le soignera, avant de repartir le lendemain à son abri, le pont-Neuf, en cours de reconstruction, où Michèle se réfugie maintenant. Il émane quelque chose dans cette séquence au refuge de complètement terrible et d'émouvant à la fois; suite de plans clairs, nerveux, directs, illustrant l'état des lieux crade, désespérant.

Le filmage, presque documentaire — on songe un instant à *Faits Divers* ou à *San Clemente* de Depardon —, y est simple, bref, accumulant les détails concrets sans se figer dans la démonstration lourde. Le temps de quelques plans seulement, Carax plante sa caméra et cherche à rendre compte de toute cette détresse humaine se donnant rendez-vous chaque soir. Implacable. Nulle trace de mauvais goût ou de misérabilisme, sinon la confirmation d'un regard compassionnel et attentif à l'égard des clochards et de leur «réalité lourde», que Carax côtoiera de près pendant presque une année complète de préparation.

Le cinéma de Carax pour la première fois sort dans les rues. Délivré de ses coquetteries cinéphiles, plutôt tempérées ici (reste la référence, notable, faite à Welles et à son *Citizen Kane* quand il filmera l'accès interdit du Pont-Neuf), il va prendre le pouls d'une réalité qui ne peut plus lui demeurer invisible, celle de ceux qu'on nommera au milieu des années 80 les SDF. Le film avance dans une sorte de dramaturgie flottante, les scènes y paraissent simplement esquissées, parfois même saisies sur le vif (Alex au marché volant un poisson à l'insu du commerçant), improvisées (?).

Très vite, Carax déplace la «chronique sociale» vers la «chronique amoureuse», demeurant fidèle à un certain intimisme que son cinéma a toujours revendiqué. Leur «mise à l'écart», constante dans l'espace, de la société (scènes du bicentenaire) témoigne là de leur statut de laissés-pour-compte, d'amants «des courants d'air», alors que sévit le monde au loin, indifférent (la chute de Hans) à leur misère. Or, cette captation d'un état amoureux tour à tour fragile, candide, désespéré (Alex mettant le feu aux avis de recherche qui concernent la

disparition de Michèle, dans le seul but de la garder à lui seul) représente sans contredit le moteur véritable de tout le film.

Aujourd'hui, le film a toute l'apparence d'une ode dédiée à Binoche. En effet, rarement depuis le couple Godard-Karina, une union amoureuse, passionnée, n'avait fusionné autant vie et cinéma comme l'aura été celle de Léos Carax et Juliette Binoche. *Les Amants* sera leur chant de cygne, leur ultime collaboration. La beauté, triste, de l'actrice, ses portraits (de Leos ou d'Alex?), son visage, auquel Carax prête bien évidemment une attention toute particulière, habitent le film, le hantent, l'enivrent de bout en bout

Les Amants du Pont-Neuf trouve sa plus grande qualité dans la liberté de son mouvement, par cette façon de saisir les émotions à vif, par son don à trouver son équilibre entre gravité et tendresse, virtuosité technique et regard documentaire, l'infiniment majestueux (le pont comme décor) et l'infiniment intime... Mais plus encore, c'est de savoir ne pas perdre de vue son sujet — la faim au ventre — quoi qu'il arrive. Certains n'ont pas attendu longtemps avant de décrier l'équation improbable et erronée à la sortie du film; des centaines de millions de francs pour montrer la pauvreté?! Film de jeune bourgeois gâté... Foutaises. Faisant fi de toutes ces attaques, Carax raconte ses amants avec la sincérité du cœur, faisant jaillir à travers son objectif la vérité dans tout ce qu'elle a de plus intime, cruel et extraordinairement humain. *Les Amants du Pont-Neuf* est une œuvre vivante, certainement non dénuée de défauts, mais qui dans la sincérité de ses intentions a su se tirer des embûches rencontrées, transformant sa douloureuse et longue concrétisation en un ravissement extraordinaire, explicité à merveille dans ses dernières images, qui donnent à voir Alex et Michèle quitter le Pont-Neuf sur une péniche vers le Havre!

S'il y a un sujet central dans *Les Amants du Pont-Neuf*, c'est celui-là. La possibilité d'avancer coûte que coûte, contre vents et marées... avancer dans l'incertitude! Rarement un film et son sujet furent-ils aussi intimement liés. Cette obstination, cet entêtement pour préserver son indépendance, Carax ne les connaît que trop bien. ☺

■ France, 1991, 125 minutes — Réal.: Leos Carax—Scén.: Leos Carax — Images: Jean-Yves Escoffier — Mont.: Nelly Quettier — Mus.: Avro Part, Fred Chichin — Son: Gilbert Courtois — Dir. art.: Michel Vandestien — Cost.: Robert Nardone — Int.: Juliette Binoche (Muchèle), Denis Lavant (Alex), Klaus-Michael Gruber (Hans) — Prod.: Alan Dahan, Albert Prévost, Bernard Artigues, Christian Feshner — Dist.: Cinéma Plus.